

— Cette femme... là... tout à l'heure...

— Eh bien ! monsieur ?

— C'était elle... Marguerite... sa mère... la mère maudite de ma fille bien aimée !... Qu'elle ne la voie jamais... Ursule, vous entendez... jamais !... Hélas !... je ne la verrai pas, moi non plus...

— Mon Dieu... murmura madame Sollier au désespoir. Est-ce vrai ?... Est-ce possible ?

— Écoutez moi... continua Robert chez qui la volonté remplaçait la force anéantie, les instants sont précieux... la vie m'échappe. N'oubliez rien... La lettre écrite pour M. Auguy le notaire de la rue des Pyramides, est dans le tiroir du haut du meuble de Boule; vous irez à Paris avec ma fille... Le notaire lui remettra le paquet cacheté renfermant mon testament et le reçu de ma fortune... Tout à elle... Rien aux Lantier... rien à ces misérables... tout à ma fille... Le notaire Audouard, à Nogent-sur-Seine, lui payera contre le reçu quatre millions quatre cent vingt cinq mille francs... Tout à Renée... tout...

Ce furent les dernières paroles prononcées par Robert, et elles le furent d'une voix si faible que Lantier les devina plutôt qu'il les entendit.

La tête du député roula sur le dossier de la chaise longue. Ses mains devinrent inertes, ses prunelles se voilèrent, sa respiration s'arrêta.

Ursule poussa un cri en tombant à genoux.

— Mort ! balbutia-t-elle. Il est mort !

Et elle décala en sanglots.

## X.

Léopold Lantier fit un geste indéfinissable, gagna le vestibule en marchant sur la pointe des pieds, traversa la cour sans rencontrer âme qui vive, et reprit d'un pas rapide la route de Romilly. A cent mètres du château, il s'arrêta.

— Ainsi donc il est mort ! murmura-t-il. L'argent sur lequel je comptais pour gagner l'Amérique m'échappe et l'héritage futur de mon cousin Pascal Lantier s'envole en fumée ! L'oncle Robert avait une fille... une fille qu'il institue son héritière universelle et qui doit aller à Paris avec la vieille dame prendre chez M. Auguy, notaire, un paquet cacheté contenant un testament et un reçu de quatre millions quatre cent vingt-cinq mille francs ! Joli denier, tonnerre du diable !... et contre ce reçu M<sup>e</sup> Audouard, notaire à Nogent-sur-Seine, remettra les millions à la donzelle !... Ça vaut quelque chose, ce renseignement... ça vaut peut-être une fortune... Il faudra voir...

L'évadé se remit en marche, et au bout de trois quarts d'heure atteignit les premières maisons de Romilly.

La petite ville était éclairée. Lantier entra dans un café, se fit servir un verre d'eau-de-vie et demanda :

— Avez-vous un « indicateur » des chemins de fer ?

— Non, monsieur, répondit le garçon, mais si c'est pour les départs des trains, je les sais sur le bout du doigt...

— A quelle heure y aura-t-il un train pour Paris ?

— A onze heures quarante-sept minutes, et ce train arrivera en gare à Paris à quatre heures dix du matin...

— Merci, fit Léopold en regardant la pendule de l'établissement.

Elle indiquait huit heures et demie.

— Pouvez-vous me donner à dîner ? reprit le fugitif.

— Très bien, si vous voulez vous contenter d'une tranche

de gigot froid, d'une choucroute au jambon et d'un morceau de fromage...

— C'est tout ce qu'il me faut...

Lantier mangea de grand appétit ce frugal repas, demanda le « Journal de l'Aube » et lut, avec un intérêt facile à comprendre, le récit de son évasion de la prison de Troyes.

Un peu avant onze heures il se dirigea vers la gare du chemin de fer on se disait :

— Robert Vallerand est mort aujourd'hui dans la soirée... la déclaration sera faite demain... l'enterrement n'aura lieu qu'après demain. La vieille dame n'exécutera les ordres du défunt qu'après le service funèbre, c'est clair comme le jour... j'ai donc quarante-huit heures devant moi, au minimum... c'est plus qu'il n'en faut pour agir utilement. Allons, j'ai bien fait de sortir de ma coquille !... Je crois qu'il y a pour moi un beau million, au moins, accroché à l'hameçon que je vais tendre à mon cousin Pascal Lantier, dont les affaires ne vont pas sur des roulettes...

Et l'évadé conclut en répétant les trois mots prononcés par lui à sa sortie du château de Viry-sur-Seine :

— Il faudra voir !

A onze heures quarante-sept minutes il montait dans le train qui devait arriver à quatre heures du matin en gare de Paris. Lantier connaissait la grande ville aussi bien que Troyes son pays natal, et savait que là, mieux que partout ailleurs, il aurait chance d'échapper aux recherches de la police.

En sortant de la gare de l'Est, il prit la rue du Faubourg-Saint-Martin, entra dans un petit hôtel meublé et demanda un lit.

Le voyageur qui passe une seule nuit à l'hôtel, surtout lorsqu'il arrive à une heure avancée, est rarement assujéti à déclarer son nom et à fournir des papiers. Lantier ne l'ignorait pas et son attente ne fut point trompée.

Il se reposa deux ou trois heures ; paya, sortit sans avoir été questionné et, tout en se donnant la physionomie d'un homme affairé, il gagna la rue du Faubourg-du-Temple, franchit le seuil d'une boutique de marchand de vin et dit :

— Une demi-bouteille de vin blanc et le Bottin, s'il vous plaît.

— Monsieur, le Bottin est là, dans le cabinet... — On va vous y servir et vous serez à votre aise pour le consulter...

Le fugitif s'installa devant la table, vida son verre, ouvrit le gros volume, chercha la lettre L, et passa en revue la colonne des noms. Au bout de quelques secondes, il s'arrêta.

— « LANTIER, Pascal-Eugène. » — C'est bien cela... murmura-t-il, « ingénieur, architecte, entrepreneur de constructions, rue de Picpus, n° 57. »

Il tira de sa poche un petit carnet et écrivit l'adresse qu'il venait de lire. Sa demi-bouteille achevée, il descendit le faubourg et s'achemina vers le Temple.

Les boutiques s'ouvrirent de bonne heure dans cette halle immense, qui a perdu son aspect pittoresque d'autrefois en prenant un caractère presque monumental.

Lantier se dirigea vers cette partie du Temple consacrée spécialement au commerce des vieux habits. Les vendeurs l'arrêtaient au passage, lui offrant les marchandises les plus variées à des prix d'un bon marché fabuleux, au moins en apparence.

Il continuait sa route en souriant, mais sans répondre, et il entra dans une boutique dont l'étalage lui plut.

— Vous faut-il un beau pardessus, monsieur ?... lui demanda la marchande, une grosse matrone à mine réjouie. Vous faut-il